

Culture

CINÉMA

Godzilla : 70 ans et toujours du souffle

A l'heure où « Godzilla Minus One » arrive sur les plateformes, l'excellent film de Takashi Yamazaki nous rappelle ce qu'était originellement ce monstre à tête de T-Rex. Soit en 1954, année de sortie du tout premier film de la pléthorique franchise.

DIDIER STIERS

Nous sommes le 3 novembre 1954. Ce jour-là naît sur les écrans japonais une créature de cauchemar, aux allures de dinosaure hurlant, qui s'en prend à des bateaux et à un village de pêcheurs pour finalement apparaître dans la baie de Tokyo, sous la menace de son souffle atomique. Son petit nom : Gojira. Ou Godzilla, pour les Occidentaux. L'impact sur les quelque neuf millions de spectateurs qui le découvrent s'avère alors considérable. La métaphore qu'est ce monstre au croisement d'un T-Rex, d'un stégosaure et d'un iguanodon est parlante, neuf ans à peine après la fin de la Seconde Guerre mondiale. Il rappelle non seulement les bombardements de Nagasaki et d'Hiroshima, mais évoque aussi plus globalement les armes de destruction massive et le péril nucléaire. Les Américains procèdent en effet depuis 1946 à des essais du côté de l'atoll de Bikini (à moins de 4.000 kilomètres du Japon), et six mois avant la sortie du film d'Ishiro Honda, des marins opérant sur un thonier (le Daigo Fukuryu Maru, NDLR) avaient été touchés par les radiations. L'un d'eux allait même y succomber.

« L'original n'était pas seulement un film de monstres », note Ken Watanabe, qui joue le rôle du Dr Serizawa (clin d'œil à ce même film d'origine), dans la version de Gareth Edwards (*Godzilla*, 2014). Ce dernier résume : « C'est une grande métaphore d'Hiroshima. Les Japonais ont fait un film où un monstre émerge de l'océan et irradie tout parce que la censure ne leur permettait alors pas de parler eux-mêmes de leur souffrance. »

Au cinéma, *Godzilla* va également établir le genre *kaiju*, ou « films de monstres géants », et générer une franchise, la plus fournie de l'histoire du 7^e Art puisqu'elle compte 38 longs-métrages à ce jour ! Une franchise aussi au fil de laquelle la bête va retourner sa veste d'écaillés au gré de l'imagination des scénaristes, tantôt destructrice de mégapoles, tantôt sauveuse de notre petite humanité. Se *kitschifier* de temps en temps. Et même passer entre des mains américaines : en 1956 déjà, les droits ont été vendus au producteur Joseph E. Levine d'Embassy Pictures, et aux Etats-Unis sort alors *Godzilla : King of the Monsters*, soit le film original remonté, expurgé de ses passages trop anti-américains (ou, synonyme, anti-nucléaires) et augmenté de quelques scènes dans lesquelles joue Raymond Burr alias *L'homme de fer*.

Dans l'inconscient

En 1954, les choses sont simples : ce monstre, équivalent de la bombe atomique, est incarné par un « cascadeur » glissé dans un lourd costume fait de bambou, de grillage métallique et de latex, puis filmé au ralenti en train d'écrabouiller des maquettes de maisons ou



L'affiche du métrage de 1954. © DR.

de trains pour donner l'illusion du poids et du gigantisme. Divers antagonistes vont peu à peu lui être opposés, mite géante par-ci, papillon ou dragon à têtes multiples par-là... La plus mythique de ces confrontations reste bien sûr celle avec King Kong : *King Kong vs Godzilla* également signé Ishiro Honda date de 1962 et sort de chez Toho, la vénérable maison de production japonaise née en 1932, qui a pour l'occasion racheté les droits américains. « En marge de toute interprétation politico-historique », note le professeur de cinéma Alain Vézina dans un essai pour la revue *Séquences*, « retenons que *King Kong vs Godzilla* oriente le *kaiju eiga* vers une approche résolument fantaisiste, en rupture totale avec la sombre tonalité du premier film de 1954 ». Le climax de cette approche a été atteint en avril dernier avec *Godzilla x Kong*, spectaculaire mais d'un creux abyssal.

N'empêche, comme le dit très justement Gareth Edwards : « Si on devait présenter au monde une silhouette d'un personnage connu, quel qu'il soit, Godzilla serait l'un des plus attendus ». Fabien Mauro, auteur de *Kaijus, envahisseurs et apocalypse*, rappelle ainsi dans une interview pour le magazine *Première* que la toute première bande-annonce du *Godzilla* de Gareth Edwards commençait

par les mots célèbres de Robert Oppenheimer : « Maintenant, je suis devenu la mort, le destructeur des mondes. »

L'effet « Minus One »

En 2022, Toho a repris la main et laissé au réalisateur Takashi Yamazaki le soin de nous ressusciter Gojira dans son pristin état. *Godzilla Minus One* nous ramène en effet aux origines, avant même 1954 et l'œuvre d'Ishiro Honda. Yamazaki nous transporte dans l'immédiat après-guerre, où Koichi, un pilote de chasse rongé par la culpabilité parce qu'il n'a pas pu accomplir sa mission de kamikaze, a survécu à une première attaque du monstre. Le réalisateur, qui est aussi scénariste du film et son directeur des effets spéciaux, s'offre quelques clin d'œil à Hollywood (*Jurassic Park* et *Les dents de la mer* notamment) et combine des éléments américains et japonais pour le look de la bête. Laquelle n'est pas omniprésente à l'écran, au contraire même, dans cette histoire où elle s'attaque à un Japon soucieux de défendre ce qui lui reste de pays.

Tourné avec un budget de 15 millions de dollars, un montant riquiqui comparé à ceux des blockbusters dans le genre, *Godzilla Minus One* a généré près de 116 millions de dollars dans le monde. Pour la Toho, il s'agit du volet le plus rentable de sa franchise. Cerise sur le gâteau : le film décroche l'Oscar des meilleurs effets visuels. Ce qui est une première à plusieurs égards, d'abord parce qu'il s'agit là d'une catégorie restant la plupart du temps aux mains des Américains (le film concourait contre *Les gardiens de la galaxie 3*, *Mission : Impossible* et *The Creator*). Et puis tout simplement, c'est le premier Oscar pour un *Godzilla*. A quelques mois près, ça aurait fait une belle bougie dans son gâteau d'anniversaire...

CLASSIQUE

La Monnaie et Castellucci récompensés



© LA MONNAIE.

Depuis 1963, chaque saison, à Paris, le Syndicat professionnel de la critique remet des prix dans les catégories Théâtre, Musique et Danse. Cette année, outre *Voyage dans l'Est*, de Christine Angot, adapté et mis en scène par Stanislas Nordey, ou *Black Lights* de Mathilde Monnier, La Monnaie a elle aussi été récompensée. Le premier volet de son Ring wagnérien *Das Rheingold* (octobre 2023), dans une mise scène de Romeo Castellucci, a reçu le Prix de la meilleure scénographie. J.H.